

Préface à « Littérature hongroise, Culture hongroise »

In: L Homme et la société, N. 43-44, 1977. Inédits de Lukács et textes de Lukács. pp. 9-25.

Citer ce document / Cite this document :

Lukács Györg, Löwy Michael, Dufournaud Martha, Dufournaud Jean-Marie. Préface à « Littérature hongroise, Culture hongroise ». In: L Homme et la société, N. 43-44, 1977. Inédits de Lukács et textes de Lukács. pp. 9-25.

doi : 10.3406/homso.1977.1886

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/homso_0018-4306_1977_num_43_1_1886

En 1970, paraît à Budapest un recueil d'articles et d'essais de Lukacs sur la littérature hongroise, avec une préface datée de 1969. Ce texte constitue une véritable auto-biographie intellectuelle et présente le plus grand intérêt. D'une part, parce qu'il met en évidence un aspect peu connu de son univers théorique : le rapport à la culture et à la société hongroise. D'autre part, parce que ce texte témoigne, indirectement, des positions du « vieux Lukacs » dans les dernières années de sa vie -- particulièrement dans les passages à propos de Endre Ady.

Cette préface, ensemble avec celle rédigée (aussi en 1969) pour le recueil Utam Marxhoz -- publié en français dans la revue Nouvelles Etudes Hongroises de 1973 -- est le dernier bilan public de sa vie et de son oeuvre, par Lukacs lui-même. En tant qu'écrit public, il implique probablement une certaine réserve, sinon auto-censure, et il faudrait le confronter avec l'auto-biographie encore inédite que Lukacs a rédigée à la veille de sa mort, en 1971, Gelebtes Gedanke (Pensée vécue).

Les remarques de Lukacs sur ses rapports avec Endre Ady, Ernst Bloch, Bela Balazs, et avec les revues Huszadik Szazad et Nyugat, constituent des éléments précieux, indispensables même, pour une compréhension de son itinéraire intellectuel jusqu'en 1919. Bien au-delà des questions purement littéraires et culturelles, c'est l'ensemble de son évolution idéologique qui est abordé, y compris dans sa dimension politique.

Michael LOWY

préface à " littérature hongroise, culture hongroise "*"

GYORGY LUKACS

Après quelques 70 années d'activités littéraires, c'est seulement maintenant que je publie pour la première fois dans leur ensemble celles de mes études littéraires en langue hongroise que je considère comme caractéristiques de mon évolution. Cela seul suffit à définir le caractère subjectif de la composition de ce volume. J'ai rassemblé mes essais sur la littérature

(*) « Elozo », Magyar Irodalom, Magyar Kultura, Gomdolat, Budapest, 1970.

mondiale dans l'intention d'exprimer au moins une partie de mes conceptions à ce sujet, celles du moins par lesquelles – à mon avis – j'ai le plus réussi à approcher l'essence véritablement déterminante et objective d'un courant ou d'un phénomène littéraire. Ce volume (et la majeure partie des essais qu'il contient) ne peut avoir la prétention d'exprimer les principales tendances de l'évolution littéraire hongroise avec tout le sérieux voulu. Bien au contraire, la chronologie du volume est subjective : elle tente de donner une image de la manière dont j'ai lutté depuis mon adolescence – essentiellement sous forme d'articles littéraires – contre mon entourage officiel ; comment je suis idéologiquement devenu, de protestataire pénétré du sentiment de son aliénation, un oppositionnel qui, ayant découvert les tendances authentiques et profondes de l'évolution de la Hongrie, mena une lutte idéologique méthodique pour la destruction des obstacles au progrès du peuple hongrois. Si seulement je réussis à convaincre le lecteur que cette évolution individuelle a eu – au-delà de son simple aspect biographique – un contenu objectif, alors la composition et l'édition de ce volume seront justifiées.

Tout naturellement, mes débuts en littérature ne pouvaient guère avoir de valeur. C'est un fait notoire que je suis issu d'une famille capitaliste de Lipotvaros (1). Sans vouloir accabler le lecteur de détails biographiques, je signale brièvement que j'ai été dès mon enfance, profondément insatisfait du mode de vie que cela impliquait alors. Et, comme l'activité économique de mon père nous mettait constamment en contact avec les représentants du patriciat urbain et des « nobles-fonctionnaires », mon attitude de refus s'étendit tout naturellement à eux. Ainsi, c'est de bonne heure que j'ai été animé de sentiments oppositionnels violents à l'égard de l'ensemble de la Hongrie officielle. Conformément à mon degré de maturité d'alors, cette opposition s'étendit également à tous les domaines de la vie, de la politique jusqu'à la littérature, et se révéla en moi vraisemblablement sous la forme d'une sorte de socialisme « en herbe ». Etant donné qu'il ne me reste de cette période aucun document écrit, je crains naturellement de présenter rétrospectivement cette tendance de mon évolution sous un jour trop flatteur. Marcell Benedek (2) avec qui j'ai lié amitié depuis l'âge de 15 ans a noté dans son journal ses impressions à la suite de notre première rencontre ; et même si, sous l'effet de la surprise, il surestimait le sérieux de mes positions d'alors, il atteignit tout de même l'essentiel : en l'occurrence, le refus passionné de l'ordre qui existait en Hongrie.

Peu importe dans quelle mesure je considère maintenant comme naïf et enfantin d'avoir généralisé sans discernement cette aversion et de l'avoir étendue à l'ensemble de la vie hongroise, tant à l'histoire qu'à la littérature (à l'exception du seul Petöfi) (3) : mais ce qui est certain c'est que cette conception dominait alors mon univers intellectuel. La seule force d'opposition, le seul terrain solide pour moi était la littérature étrangère, que j'ai découverte à 14 ou 15 ans. Ce furent d'abord la littérature scandinave (surtout Ibsen), allemande (de Hebbel et Keller à Hauptmann), la poésie française (Flaubert, Baudelaire, Verlaine) et anglaise (avant tout Swinburne,

puis Shelley et Keats) qui m'influencèrent ; plus tard la littérature russe aussi eut pour moi une grande importance. C'est à partir de tous ces éléments que j'ai forgé cet assemblage de forces intellectuelles qui devait faire éclater l'univers juif-bourgeois et aristocratique qui m'entourait à Lipotvaros. Dans mon quartier d'alors le Lycée Luthérien était seul considéré comme distingué : c'est donc lui que je dus fréquenter. Je ne dirai pas ici combien ce lycée était médiocre du simple point de vue de l'enseignement. Je ne mettrai l'accent que sur quelques points. Le premier concerne le rôle dirigeant que jouèrent plus tard dans la défense et les tentatives de restauration de l'ancienne Hongrie les « nobles-fonctionnaires » qui y ont fait leurs études. J'y eus comme condisciples Ivan Rakowsky, le futur ministre de l'intérieur de Bethlen (4), et d'autres, dont plusieurs occupèrent par la suite une place dirigeante dans la hiérarchie politique ou militaire de la contre-révolution. Le second point est que j'y eus pour professeurs plusieurs personnalités marquantes du conservatisme littéraire en Hongrie (Albert Lehr, et plus tard Vilmos, Vilhelm, Tolnai). C'est à la suite de ce jeu de circonstances – qui n'étaient pas entièrement fortuites – que mes tentatives pour m'affranchir de l'esclavage spirituel de la Hongrie officielle prirent la forme d'une glorification du modernisme international, face à ce que je considérais dans mon extrémisme comme une sorte de conservatisme congénital de ma nation, puisque j'identifiais celle-ci avec les milieux officiels. Cette opposition s'exprimait déjà dans mes dissertations scolaires, provoquant l'indignation ridicule de mes professeurs. La suite logique fut le début de mon activité comme critique dans la revue *Magyar Szalon* (Salon hongrois). Si le style de ces critiques était une imitation pure et simple de l'impressionnisme d'Alfred Kerr cela découlait tout bonnement de cette disposition d'esprit. Après coup je pense que face à l'objectivisme académique, ce style qui proclamait un subjectivisme pur convenait le mieux à ma haine contre les traditions littéraires. Naturellement, ces « juvenilia » n'ont aucune valeur littéraire. Je ne fais que préciser les dispositions générales de mes débuts littéraires en commençant ce volume par mon article sur la pièce en un acte de Sandor Brody, *Idylles royales*, qui fut d'ailleurs un échec et qu'on traîna dans la boue : c'est le défi lancé par la pièce contre la conception officielle de l'histoire qui provoqua avant tout la défense passionnée que j'en fis.

Le dépassement de ces débuts naïfs ne se fit pas immédiatement dans le cadre de la littérature, ni sous la forme d'une activité littéraire. Au contraire. Ces débuts littéraires précoces furent suivis d'une interruption de plusieurs années : la période des études. Je pense ici surtout à mon rôle dans le groupe « Thalia » (5). C'est là que j'ai appris dans la pratique ce qu'est une oeuvre dramatique et ce que signifie pour elle la représentation ; c'est là que j'abandonnai définitivement l'idée erronée que ma participation à la littérature ne pouvait signifier pour moi qu'une activité littéraire créatrice. Et c'est ici aussi que pour la première fois de ma vie je rencontrai un créateur que je pouvais considérer dans la vie comme dans l'art comme un modèle : Imre Pethes que nous tous qui appartenions au groupe « Thalia » appelions

« le prince ». Déjà, à l'époque où j'étais lycéen, l'attitude morale d'Elek Benedek face au culte que l'on rendait alors à Lipotvaros avait été pour moi comme une force vive. Mais comme ce modèle ne restait qu'une abstraction morale, comme l'activité littéraire d'Elek Benedek (6) n'a jamais rien signifié pour moi, le modèle ne sortit jamais de cette abstraction. Le « prince » par contre me devint aussi un modèle en art. Avec Duse — à qui personne ne pouvait être comparé — ce furent l'allemand Oskar Sauer et Imre Pethes lui-même qui symbolisèrent pour moi le théâtre sans compromission, qui ne peut faire vivre les personnages dramatiques dans leur vérité, leur profondeur et leur diversité, qu'en partant de l'essence humaine dans sa vérité et sa sincérité.

Mais quelle qu'ait été l'importance de ma participation aux activités du groupe « Thalia », du point de vue de l'ensemble de mon évolution, elle n'a été qu'un épisode de mes débuts. C'est à cette époque que je pris conscience de cette « moins-value » capitale : je ne pourrais participer à la littérature qu'en tant que théoricien, et non en tant que créateur. Mais les conséquences pratiques de cette leçon m'éloignèrent en même temps de l'activité théâtrale elle-même ; je commençai à me préparer à l'exploration théorique et historique de l'essence des formes littéraires, à me tourner vers les travaux scientifiques et philosophiques. Cela aggrava encore les contradictions que je ressentais entre les influences étrangères (surtout allemandes) et la vie politique et culturelle hongroise. Il n'est pas bien surprenant que dans les conditions de l'époque mon point de départ n'ait pu être que Kant. Ni qu'en cherchant les perspectives, les bases et les possibilités d'utilisation des généralisations philosophiques, je trouvais chez l'allemand Simmel la direction théorique recherchée ; la moindre raison n'en était pas qu'ainsi, même d'une façon déformée, je me rapprochais également de Marx. Puis mon intérêt pour l'histoire de la littérature me ramena aux savants du milieu du siècle dont les méthodes d'investigation pour une compréhension socio-historique me paraissaient supérieures à ce qu'on trouvait chez les « célébrités » de mon époque. Je méprisais profondément la pensée littéraire et historique hongroise (de Beöthy à Alexander). Face à cette orientation intellectuelle figée, de nouvelles et puissantes forces contraires firent bientôt irruption dans ma vie. En 1906, parut le recueil des poèmes d'Ady, *Uj Versek* (Nouveaux poèmes), en 1908, je découvris dans les colonnes de *Holnap* (Demain) les poèmes de Bela Balazs auquel me lia bientôt une amitié personnelle ainsi qu'une entente littéraire étroite.

Ma rencontre avec la poésie d'Ady — fut comme on a coutume de la dire aujourd'hui — un véritable choc. Naturellement je ne commençai à comprendre son influence et à en tirer profit sérieusement que plusieurs années plus tard. Ce fut en 1910 que je tentai pour la première fois l'exploration conceptuelle de la portée de cet événement, mais en fait ce fut beaucoup plus tard, après avoir mûri, que je pus réellement prendre conscience de l'influence déterminante de ma rencontre avec les poèmes

d'Ady sur la formation de ma philosophie. Bien que je pêche ainsi contre l'ordre chronologique, j'ai l'impression que c'est le moment de décrire cette influence. Pour résumer, malgré l'apparence révolutionnaire de son influence, la philosophie allemande – non seulement Kant et ses disciples mes contemporains, mais aussi Hegel dont je ne subis l'influence que des années plus tard – restait pourtant conservatrice en ce qui concerne l'évolution de la société et de l'histoire : la réconciliation avec la réalité (*Versöhnung mit der Wirklichkeit*) est un des fondements de la philosophie de Hegel. Or, l'influence déterminante d'Ady résidait justement dans le fait que jamais, pas un seul instant, il ne s'est réconcilié avec la réalité hongroise et à travers elle, avec l'ensemble du réel de l'époque. Le désir d'une telle idéologie existait en moi dès mon adolescence, sans que je fusse capable alors de généraliser, de conceptualiser mes sentiments d'une manière ou d'une autre. La clarté avec laquelle cela s'exprime chez Marx, je ne pus la comprendre vraiment, même après plusieurs lectures laborieuses et je ne pus ainsi l'utiliser pour une critique fondamentale de la philosophie de Kant et de Hegel. Mais ce que je n'ai pu saisir par cette voie, l'attitude poétique d'Ady me le révéla en m'atteignant droit au cœur. Quand j'eus fait la connaissance d'Ady, cette irréconciliabilité me suivit dans chacune de mes pensées, comme une ombre inévitable, bien que je sois resté longtemps sans prendre conscience de son importance. C'est pour éclairer cet ensemble de faits que je demande la permission de citer quelques lignes bien plus tardives d'Ady. Dans son poème intitulé « Le Hun, une nouvelle légende », il décrit ainsi cette attitude face à la vie, à l'histoire, à ce qui fut hier, à ce qui est aujourd'hui et à ce qui sera demain :

« Je suis... » :
la foi qui proteste et le missionnaire du véto
seul le chien a un maître
Ugocsa non coronat ().*

Il est étrange que cette manière de « sentir le monde » – car vu mon niveau d'alors on ne peut encore parler de manière de « comprendre le monde » ni même peut-être de pensée véritable – ait transformé largement et profondément tout mon univers spirituel. C'est ainsi que j'ai intégré dans mon univers les grands auteurs russes, en premier lieu Dostoïevsky et Tolstoï, comme des facteurs révolutionnaires déterminants. Et cet univers se déplaçait, lentement mais de plus en plus résolument, vers la croyance que c'est la modification interne de l'homme qui est le foyer de la transformation sociale, que l'éthique est supérieure du point de vue méthodologique à la philosophie de l'histoire. Cette idée qui devint la base idéologique de mon « sentiment du monde » avait son origine dans l'expérience d'Ady. Cela ne signifiait naturellement pas la mise à l'écart totale des fondements socio-historiques objectifs. Au contraire, ce fut à ce moment de mon évolution

(*) Le minuscule département d'Ugocsa avait été seul à s'opposer au couronnement d'un roi au XVI^{ème} siècle. Cette phrase est devenue un proverbe hongrois désignant une attitude don quichottesque. (N.D.R.).

que l'anarcho-syndicalisme français m'influença considérablement. Je n'ai jamais pu m'accommoder à l'idéologie social-démocrate de l'époque et surtout à Kautsky. D'avoir connu Georges Sorel par l'intermédiaire d'Ervin Szabo m'aida à réunir en moi les influences combinées de Hegel, Ady et Dostoïevsky, en un tout organique et sous forme d'une certaine vision du monde, que je considérais alors comme révolutionnaire, qui m'opposait à la revue *Nyugat* (L'Occident), m'isolait au sein de *Huszadik Szazad* (Vingtième Siècle), et m'assigna une place à part — celle d'un « out-sider » — dans le milieu de mes futurs amis allemands.

C'est cette conception révolutionnaire sans révolution (là aussi se ressent l'influence d'Ady) qui fut le fondement idéologique de mon amitié avec Bela Balazs. Et comme il s'agissait dans son cas d'un jeune poète, cette vision du monde se manifestait plus passionnément, d'une manière plus vitale que chez moi : « Quarante jours et quarante nuits je fus misérable, infirme et lâche à cause de toi. Et je me disais que ma vie est vaine : Toi seul es poète... » écrivit-il après notre rencontre, et il motiva ainsi la légitimité de son existence de poète : « Et je connus les ténèbres, que n'éclairaient pas ta lumière. » Ces « ténèbres », exprimées sous une forme philosophique générale, indiquent un accord profond avec mon évolution esquissée plus haut. L'écart à peine décelable au début se manifestait uniquement dans le fait que Balazs exprimait l'importance centrale de la transformation intérieure de l'homme d'une manière plus exclusive, plus unilatérale que moi. Cet écart ne fut alors ressenti par aucun de nous comme une contradiction ; il est significatif par exemple que pour mon étude intitulée *Culture esthétique* j'empruntai l'épigraphe à B. Balazs, et même à un de ses poèmes où il exprimait son opinion avec un total radicalisme :

« *Dehors, le monde est plein d'ennemis*
« *Mais ce ne sont pas eux qui nous tueront* »

La divergence fondamentale entre nos deux philosophies, ne commença à se manifester qu'au cours de la Première Guerre Mondiale, sans qu'aucun de nous deux l'ait ressentie alors comme une réelle séparation de nos routes : le livre de B. Balazs sur la guerre, *Lelek a haboruban* (L'âme dans la guerre), en posant notre attitude morale comme indépendante de toute base sociale, était déjà au fond en opposition violente avec le ton déterminé sur lequel j'ai rejeté dès le premier instant la guerre impérialiste, avec la caractérisation que je faisais, à partir de Fichte, de notre époque comme d'une « époque de parfaite culpabilité » (*Zeitalter der vollendeten Sündhaftigkeit*) dans ma *Théorie du roman* parue dans les premières années de la guerre. Cet écart en soi ne devint une contradiction consciente, une contradiction pour soi, que dans l'émigration, après la chute de la République des Conseils.

Je viens d'anticiper sur une évolution qui s'étend en fait sur une longue période. Mais puisque ces tendances ont dominé nos deux pensées — bien entendu, l'évolution fut tantôt lente, tantôt plus rapide — le lecteur compren-

dra peut-être mieux cette évolution (et notre rupture ultérieure) s'il en connaît les principes dominants dès leur apparition. Pour reprendre l'ordre chronologique, les contradictions internes de ma pensée se manifestant dans ma méthode de travail s'exprimèrent par le fait que j'eus peu à peu, face à la réalité, deux attitudes littéraires totalement divergentes. D'une part je tentais, par l'exploration et la définition scientifiques des principales lignes de l'évolution sociale, de saisir l'essence des phénomènes littéraires. D'autre part, je cherchais à approcher, par la littérature et intellectuellement, les problèmes philosophiques dont je viens de parler. Sans aucun doute à l'époque je ne pouvais avoir que quelques aperçus de philosophie. J'étais encore loin de pouvoir ordonner de quelque façon que ce fût les systèmes ainsi aperçus. Je pensais alors avoir trouvé l'issue dans le renouvellement de l'essai, sous la forme de « l'expérience ». Sous l'influence de l'état d'esprit d'alors je voulais dire que l'essai, « l'expérience », est une forme tout à fait particulière, unique en son genre, de la représentation artistique. Cette conception est bien entendu absolument indéfendable, mais je ne pouvais prétendre alors à une généralisation plus authentique. Et pourtant dans la préface de mon recueil d'essais paru en allemand il y avait l'étincelle d'une idée, que j'étais incapable de mener jusqu'au bout : à savoir que les essais sont en fait des anticipations théoriques séparées des conséquences finales de la systématisation philosophique, l'enregistrement des idées sous des formes particulières.

Ma manière de poser le problème de la littérature est caractérisée par ces deux tendances contradictoires. La première s'est exprimée dans *L'Histoire du drame moderne*, une dissertation sur la théorie de l'histoire littéraire, la deuxième dans mon volume *L'Ame et les Formes* ainsi que dans certains essais. Ces deux modes d'expression, dans les conditions de l'époque en Hongrie, ne purent que rester des phénomènes isolés dans les milieux de *Nyugat* et de *Huszadik Szaszad*. Ce fut en vain que mon histoire de la tragédie souleva de nombreuses questions sociales ; à cause de l'attitude positiviste des sociologues hongrois celles-ci ne suscitèrent pas d'intérêt ; même pas chez E. Szabo, il faut bien le dire, que déjà à l'époque je respectais particulièrement pour ses éminentes qualités scientifiques et humaines. Geza Feleky fut le seul à remarquer « la non-appartenance » de mon livre à la vie intellectuelle hongroise, dans la mesure où il le qualifia de « gênant » aussi bien pour les progressistes que pour les conservateurs. On pourrait résumer mes rapports avec la Société des Sciences Sociales (7) de la façon suivante : quand elle critiquait la Hongrie de l'époque, plus d'une fois je fus d'accord avec ses positions ; en tout cas je n'ai jamais fait la moindre concession idéologique à ses ennemis. Mais je n'ai jamais eu le sentiment que les buts de la Société coïncidaient en dernière analyse avec les miens ; dans le meilleur des cas, je me sentis au milieu d'eux comme un invité qu'on tolère. Ce fut aussi mon sort dans le milieu de *Nyugat* après la publication de *L'Ame et les Formes*.

La critique qu'en fit Mihaly Babits (8) reflète une incompréhension totale, alors qu'aux yeux d'Osvat je n'ai jamais été plus qu'un « mauvais écrivain ». Paradoxalement, Ignotus fut le seul qui tout en méconnaissant à la manière des impressionnistes le subjectivisme philosophique des « Essais » me publiait déjà dans *Szerda* (Mercredi), et qui, au sein de *Nyugat*, défendait toujours la parution de mes articles contre Osvat. C'était sans doute heureux pour moi, mais cela ne put en aucun cas créer une communauté, ni même une proximité intellectuelle entre nous. La seule fois où son appui ne fut pas efficace, ce fut à propos de mon article sur Ady ; après le refus sans appel d'Osvat, je fus obligé de le publier dans *Huszadik Szazad*. Il n'est pas douteux que ces oppositions furent en dernière analyse méthodologiques et philosophiques. Sur le plan purement littéraire, je me fis le défenseur des poèmes de Babits et de Kosztolanyi, de la prose de Moricz et de Kafka, aussi bien que n'importe quel critique du *Nyugat*. Le refus de mon article sur Ady prouvait le bien-fondé de mon enthousiasme politique à son égard : on reconnaissait ainsi l'importance unique d'Ady, et qu'il n'était pas « primus inter pares ». De cette façon, bien que mes articles parussent souvent dans *Nyugat*, jamais je ne me sentis particulièrement solidaire de ce mouvement – à l'exception du seul Ady. La cause idéologique dernière de cette réserve était certainement mon constant et violent refus du conservatisme hongrois cultivé dont le principal représentant à *Nyugat* était le très respecté Zoltan Ambrus (qui s'enthousiasmait pour les dernières modes de Paris, mais rejetait les écrivains qui soulevaient les grands problèmes de l'époque). Osvat se rangeait aussi dans cette tendance : il suffit de penser à la prise de position à l'égard d'Ibsen et en même temps à son indulgence pour Ferenc Herczeg ou même des contemporains hongrois bien plus médiocres que ce dernier. Ce fut justement Ignotus qui en tira les conséquences sur le plan de la politique littéraire et qui voulut assurer à *Nyugat* une place *auprès* de la littérature officielle. Du fait de ces contradictions j'étais encore plus « l'invité toléré » à *Nyugat* qu'à *Huszadik Szazad*. Et justement parce qu'il s'agissait à *Nyugat* de problèmes idéologiques, ma défense de Bela Balazs ne faisait qu'accentuer mon isolement. Aujourd'hui – je l'espère du moins – de plus en plus nombreux sont ceux qui commencent à reconnaître que la lutte que je menais alors pour la poésie de B. Balazs n'était pas une simple méprise. Dans la période pré-révolutionnaire, alors que la littérature hongroise se transformait, l'influence poétique et l'importance de B. Balazs étaient beaucoup plus grandes que ne voulurent le reconnaître alors – et plus tard – ses contemporains. L'appréciation de son évolution ultérieure n'a pas d'intérêt ici.

Pour en revenir maintenant, aux aspects biographiques de cette préface, il me reste encore à préciser que – contrairement à l'époque de « Thalia » où je participais, même modestement, à un mouvement vivant – ni *Nyugat* ni *Huszadik Szazad* ne pouvaient me permettre de continuer cette activité à un niveau plus élevé. J'ai tenté avec Lajos Fülep d'éditer une revue philosophique, *Szellem* (Esprit), mais après deux numéros, à cause de l'indifférence totale du public, nous avons dû interrompre sa parution. Dans ces conditions,

quand ma rencontre avec Ernst Bloch donna une impulsion déterminante à mon évolution philosophique, il n'est pas étonnant que celle-ci ait rejailli immédiatement sur ma vie en Hongrie. Comme je l'ai dit : j'ai débuté comme critique, mais j'ai bientôt reconnu que sans bases scientifiques (socio-historiques) et philosophiques il ne peut être élaboré aucune critique réellement authentique. J'ai indiqué tout à l'heure la divergence, la contradiction méthodologique qui découlait de cette reconnaissance. Sous cette contradiction se cachait aussi le fait que, d'après mes expériences dans le présent, je ne croyais absolument pas qu'à ce moment-là fût tout simplement possible une philosophie dans le sens traditionnel, telle qu'elle avait pris corps chez Hegel. (De ce point de vue je ne pus considérer comme d'authentiques philosophes même ceux de mes contemporains que je respectais par ailleurs et dont j'appris beaucoup – qu'il me suffise de citer Dilthey et Simmel). Pour résumer, c'est ma rencontre avec Bloch (1910) qui me fit découvrir que même aujourd'hui peut exister une philosophie au sens classique. Sous l'influence de cet événement je passai l'hiver 1911-1912 à Florence pour pouvoir, sans être dérangé par quoi que ce soit, mûrement réfléchir à mon esthétique, comme première partie de ma philosophie. Au printemps 1912, Bloch vint à Florence et me convainquit de l'accompagner à Heidelberg, où le milieu serait favorable à notre travail. On a vu plus haut que je n'avais vraiment aucun motif qui pût m'empêcher de m'installer pour un certain temps à Heidelberg, ou même de m'y fixer définitivement. Bien que j'aie toujours préféré l'Italie à l'Allemagne pour la vie quotidienne, l'espoir de rencontrer la compréhension fut le plus fort. C'est ainsi que je partis pour Heidelberg, ne sachant pas combien de temps j'y resterais.

Il serait ridicule de le nier : j'ai rencontré là, chez certains, plus de compréhension qu'à n'importe quel autre moment de ma vie. Bien sûr, il me fallut bientôt comprendre que Max Weber et Lask étaient des phénomènes exceptionnels dans la vie intellectuelle allemande de l'époque, qu'aux yeux de la majeure partie des philosophes scientifiques allemands je n'étais pas moins un outsider excentrique qu'à ceux d'Oszkar Jaszi ou d'Erno Osvat. Cependant, je ne peux nier honnêtement le plaisir que me fit cette compréhension exceptionnelle de mes idées singulières. C'est ainsi qu'avant la guerre mondiale je caressais l'idée de rester définitivement à Heidelberg. Le déclenchement de la guerre et la réaction de l'intelligentsia allemande détruisirent les bases objectives de cette idée. Je n'étais pas socialiste, je n'ai donc pu admirer que de loin, de l'extérieur, Liebknecht et mépriser – dans tous les pays – les partisans enthousiastes de la guerre. C'est dans la préface à la *Théorie du roman* que je décris mon état d'esprit après le déclenchement de la guerre :

« Les puissances centrales battront vraisemblablement la Russie, le résultat en sera peut-être la chute du tsarisme, d'accord. Il existe une certaine probabilité pour que les puissances occidentales l'emportent sur l'Allemagne ; si leur victoire aboutit au renversement des Hohenzollern et des Habsbourg, là aussi je suis d'accord. Mais la question est de savoir qui nous libèrera du joug de la civilisation occidentale ».

Cela signifiait alors mon isolement aussi bien en Hongrie qu'à Heidelberg. Vers la fin de la guerre se forma cependant à Budapest un groupe autour de B. Balazs et de moi-même, d'où sortit bientôt « l'École Libre des Sciences de l'Esprit ». Mon activité antérieure a joué sans aucun doute un certain rôle dans sa création. Ce groupe dut sa notoriété surtout au rôle que jouèrent plus tard à l'étranger quelques-uns de ses membres (Károly Mannheim, Arnold Hauser, Frigyes Antal, Károly Tolnay) ; pour cela son influence en Hongrie même est souvent surestimée aujourd'hui. Pour moi, dans la mesure où au fond elle était liée à ma pensée et à mon activité passées, elle n'était pas vraiment essentielle. Car je ne trouvais plus là de réponse aux questions nouvelles qui commencèrent à se poser alors : où allons-nous ? Où est l'issue ?

Ce fut la révolution russe et son écho en Hongrie qui les premiers firent pressentir l'ébauche d'une réponse. Que ce soit en Hongrie que j'ai atteint cette « croisée des chemins » ne signifiait pas un retour idéologiquement conscient dans la patrie, n'était pas non plus une conséquence nécessaire de mon évolution antérieure. Objectivement (et intellectuellement) parlant, ce fut un hasard. (Que pour mon évolution purement individuelle ce n'en ait pas été un, mais qu'au contraire ce fut une aide, un destin m'indiquant mon véritable chemin, voilà qui n'est rien de plus qu'un simple fait biographique et qui reste extérieur à notre analyse). Mais même si mon séjour en Hongrie avant et pendant les révolutions ressemblait par sa cause immédiate à un hasard, il créa dans ma vie des attaches totalement nouvelles qui, accédant à la conscience après plusieurs décennies de luttes intérieures, ont fini par créer chez moi un comportement tout à fait nouveau. Naturellement, il ne s'agit pas ici – surtout au début – de mon activité purement littéraire, et, naturellement encore, cela n'est pas un hasard. Jusque-là, mes relations avec la littérature et en dernier lieu avec la philosophie ne furent rien d'autre qu'une défense contre les influences du mode de vie qui aurait dû être le mien par suite de ma naissance, mode de vie qui défigurait l'homme et qui, tant qu'il était seul à décider de ma vie, après chacune de mes victoires sur une forme d'aliénation, me plaçait immédiatement devant de nouvelles formes d'aliénation. (Ce n'est pas un hasard si ce furent Ibsen et Thomas Mann, dont toute l'activité littéraire fut une lutte consciente pour les mêmes objectifs, qui eurent la plus grande influence directe sur la manière dont je « ressentais » la vie dans ma jeunesse.)

L'essor de la Hongrie qui débuta par la révolution d'octobre (9) me plaça devant des problèmes d'un type tout à fait nouveau, qui ont transformé de fond en comble mon comportement aussi bien vis-à-vis d'eux que des hommes qui les incarnaient. En tant que théoricien opposé à l'ensemble de la société qui m'entourait – ajoutons que c'était sans pouvoir comprendre toute l'authenticité et toute l'étendue de cette opposition – je n'étais au fond capable de collaborer qu'avec ceux chez qui les « réponses » sentimentales ou intellectuelles à la réalité étaient toutes proches de ma

propre pensée. Ainsi, même si c'était l'homme qui occupait le centre de mon univers intellectuel, il existait toujours en moi des éléments d'inhumanité abstraite. Lorsqu'au temps de l'effervescence révolutionnaire, les éléments réellement progressistes de la société s'efforcèrent de se regrouper — et cela va des institutrices radicales des écoles maternelles jusqu'aux efforts de Bartok pour réformer la vie musicale — le « langage commun », la distinction entre ami et ennemi se trouvèrent situés sur un tout autre plan. Il va de soi qu'il en était de même pour les idées. Seule la véritable méthode marxiste, surtout sous la forme de l'esprit offensif du léninisme, eût été capable de résoudre ce problème. Mais bien que nous fussions tous des débutants dans l'assimilation des nouvelles formes de pensée (je m'inclus naturellement sans restriction dans la masse des « débutants »), les nécessités impératives de la pratique ont fait naître pourtant des relations ardentes et des refus passionnés. Souvent c'était celui qui ne pouvait exprimer la vérité qu'en bégayant qui avait raison, alors que dans la pratique c'était souvent la formulation la plus habile qui était fautive. La politique culturelle de la dictature prolétarienne hongroise fut la première tentative de regroupement au sein de la société hongroise des éléments réellement désireux de progrès, et aspirant à un authentique renouveau.

Aujourd'hui j'ai l'impression que c'est par là que se manifeste de la façon la plus exemplaire l'importance culturelle de la dictature du prolétariat, la force et la durée de son influence, y compris dans les mesures qui ont influencé l'évolution qui a suivi la libération (10). Si dans le rôle que l'évolution des conditions objectives m'assigna alors, je vois le tournant de ma vie, je ne veux nullement affirmer par là que ma participation à la réalisation de ces tendances a pu être la conséquence d'une compréhension théorique consciente. Au contraire. Je sais trop combien peu nous comprenions alors Marx, le peu d'influence qu'avait alors la pensée de Lénine même sur ceux qui participèrent activement comme anciens prisonniers de guerre à la révolution russe. En ce qui me concerne personnellement ma connaissance des oeuvres de Lénine était alors minime, et même si dans les problèmes philosophiques j'étais en route de Hegel vers Marx, cela ne se manifestait que par la coexistence en moi, côte à côte et en même temps, mais sous forme de conflit constant, de la tendance hegelienne à une transformation intérieure et d'une progression vers le marxisme révolutionnaire. De telle sorte que toutes deux, de façon conflictuelle mais conjointement, dirigèrent ma pensée. Je pourrais dire que jamais mon idéalisme ne se manifesta avec autant d'exclusivité passionnée que pendant cette période transitoire, alors que ma suprême ambition consciente était de le dépasser. Il serait incorrect d'embellir ou de diluer ultérieurement cette insoluble contradiction. J'aurais d'ailleurs d'autant moins de raisons de le faire, j'en suis certain, que les mêmes contradictions, sous d'autres formes peut-être, restèrent vivaces chez d'autres que moi, qui, bien qu'avec fautive conscience, jouèrent parfois un rôle positif dans la collaboration des éléments progressistes pour un socialisme démocratique ; ainsi par exemple dans l'activité des commissariats du peuple, dont nous

venons justement de parler. (En ce qui me concerne personnellement, le temps que je passai dans la Vème Division (11) comme commissaire politique, dans des conditions différentes, plus simples, plus proches de la réalité quotidienne, m'influença dans le même sens).

Dans ma vie, la période de l'émigration viennoise fut consacrée avant tout à l'assimilation du marxisme et à des travaux approfondis qui commencèrent par l'étude de l'oeuvre de Lénine. Cela ne m'aida que très lentement, presque pas à pas, à dominer idéologiquement la dualité idéalisme/ matérialisme de ma pensée, objectivement contradictoire malgré la coexistence des termes, pour arriver enfin à une conception du monde marxiste-matérialiste conséquente. Je considère que je commençai à poser correctement la question seulement après l'émigration viennoise, à la suite du premier séjour un peu long que je fis à Moscou. Cependant ma dualité idéologique de l'époque de la révolution hongroise fut reléguée au second plan par une nouvelle dualité issue de la première. Comme la plupart de ceux qui furent entraînés dans le mouvement révolutionnaire par les événements de 1917, je fus persuadé que bientôt le socialisme révolutionnaire allait succéder au capitalisme européen. Ce fanatisme sectaire n'était pas encore entaché des raidissements bureaucratiques ultérieurs ; on pourrait dire que c'était un sectarisme messianique, doué d'une foi inébranlable – malgré tous les échecs, tous les abus – dans la renaissance rapide, radicale, du Monde. Ce fut cette forme débutante d'assimilation du marxisme qui domina pendant des années ma conception de l'évolution internationale mondiale. Actuellement on peut considérer comme un fait avéré que ma nouvelle conception était la conséquence des problèmes concrets de l'activité illégale de l'émigration hongroise et pouvait ainsi devenir un des éléments d'une contradiction nouvelle. La lutte des fractions se déchaîna à la suite d'une opposition apparemment tactique : selon Bela Kun, les membres du parti communiste illégal en Hongrie, après avoir refusé de payer leur cotisation au parti social-démocrate, auraient dû aussi refuser leurs cotisations syndicales. Jenö Landler (12) rejeta cette proposition : selon lui cette attitude aurait rendu impossible le travail illégal nécessaire dans les syndicats et dans les différents secteurs du parti social-démocrate. Quant à moi, je reconnus la justesse tactique et pratique de la position de Landler, sans toutefois perdre mon sectarisme messianique sur le plan international. La dualité esquissée plus haut se manifestait par exemple par le fait qu'en 1921 je devins partisan de ce qu'on appelait l'action de mars et la justifiai ensuite devant l'opinion internationale, alors que sur le plan national je défendis le point de vue de Landler contre Bela Kun. Comme on le sait, mon ouvrage intitulé *Geschichte und Klassenbewusstsein* (1923) exprimait encore largement ce sectarisme messianique sur le plan de la théorie marxiste générale.

C'est le développement du mouvement hongrois illégal qui me fit prendre conscience du caractère contradictoire de cette dualité. Lorsque les résultats du travail illégal eurent permis la création du parti qui devait servir

de couverture légale, le M.SZ.M.P. (13), Landler décida que le mot d'ordre stratégique du parti devrait être la revendication de la République. Je n'oublierai jamais sa justification. Si – disait Landler – nous prenons, comme mot d'ordre stratégique, le socialisme, il n'y aura pas un seul partisan de Peyer (14) qui m'exprimera, du moins en paroles, son accord ; le mot d'ordre de la lutte pour la République, par contre, ne peut être accepté que par ceux qui désirent réellement un authentique changement. Donc si nous voulons regrouper organisationnellement et idéologiquement les éléments révolutionnaires, nous ne pouvons le faire que de cette façon. La compréhension de cette analyse influença profondément toute mon évolution idéologique ultérieure. Déjà, au commencement de la lutte des fractions, je choisis la méthode lente, nécessitant patience et persévérance, du travail illégal, face aux activités spectaculaires et dramatiques du sectarisme. Je reconnus alors que du point de vue de la véritable action révolutionnaire le mot d'ordre de République, plus modéré en apparence, était, dans les conditions données, plus radical, plus révolutionnaire que celui de la dictature du prolétariat, qui pouvait facilement devenir alors un mot d'ordre abstrait et vide. Du point de vue méthodologique cela m'amena à appliquer de plus en plus cette unité de la théorie et de la pratique à des questions également pratiques, pour y trouver ensuite le chemin vers la véritable compréhension et la transformation de la réalité. Landler était déjà mort lorsque je rédigeai, pour la préparation du IIème Congrès du KMP, ce qu'on appela les « Thèses de Blum » (15). Leur point de départ était qu'en aucun cas le parti ne devait avoir deux objectifs stratégiques à la fois : la République dans l'égalité, la Dictature du prolétariat dans l'illégalité. Je ne voyais de solution, pour le cas où après une évaluation correcte de la situation de classe en Hongrie une crise révolutionnaire se produirait, que dans ce que Lénine appelait la dictature démocratique des ouvriers et des paysans.

Ce n'est pas ici la place de la discussion idéologique de cette perspective. Personnellement, je suis très sceptique quant à la valeur objective des « Thèses de Blum », en tant que document théorique du mouvement ouvrier. Surtout, quand on sait que pour des raisons tactiques et pour mieux mettre en valeur mes idées essentielles, je faisais par ailleurs beaucoup de concessions aux préjugés politiques de l'époque. Malgré tout, c'est un fait que l'évolution hongroise a justifié les perspectives générales des « Thèses de Blum » et que d'autre part, je fus tout de même le seul à prévoir cette évolution. Je peux donc d'autant mieux apprécier l'importance de ces thèses pour ma propre évolution : c'est là qu'apparut chez moi pour la première fois une théorie générale – qu'on pouvait généraliser encore – partant de l'observation correcte de la réalité nue, c'est là que je me montrai pour la première fois un théoricien capable de déduire ses perspectives de la réalité même, et qui plus est, de la réalité hongroise.

Les « Thèses de Blum » ont mis fin à ma carrière politique, elles m'ont écarté pour de longues années du parti hongrois. Mais en même temps,

conséquence directe de cette crise, je repris mon activité théorique et critique. Je pus prendre une part active dans la lutte contre le sectarisme littéraire allemand et russe, je pus commencer à jeter les bases théoriques du réalisme socialiste, en opposition ininterrompue (bien entendu camouflée) avec la conception alors dominante de Staline-Jdanov. Cela dura jusqu'au VIIème Congrès du Komintern qui élaborait la première grande synthèse officielle de la politique de front populaire et du coup m'ouvrit à nouveau les portes du parti hongrois. Lorsque parut après ce congrès le journal du Front populaire hongrois *Uj Hang* (Voix Nouvelle), j'en devins dès le début le collaborateur zélé – de nouveau au côté de Jozsef Revai (16) – après une séparation de plusieurs années. C'est là que je traitai à nouveau, pour la première fois depuis que j'étais devenu marxiste, d'Ady et de Babits tel qu'il apparaît dans *Jonas Könyve* (Le Livre de Jonas). C'est là que je tentai de soumettre la fausse contradiction entre « urbains » et « populaires » (17) à une critique du point de vue d'un véritable front populaire hongrois. J'ai écrit ces études en tant que marxiste communiste, mais ni le marxisme ni l'idéologie bourgeoise n'en étaient les pôles, mais seulement la résistance populaire unifiée contre le régime de Horthy. C'était une rupture avec la pratique des communistes hongrois, qui faisaient du marxisme l'étalon de la critique de toutes les manifestations idéologiques en Hongrie. Ma critique des « urbains » culminait dans la révélation des déformations que provoquent dans le développement hongrois de la démocratie révolutionnaire les préjugés libéraux, comme par exemple la critique de la réforme agraire radicale qui revenait en fait à défendre le développement capitaliste de la grande propriété. S'agissant ici d'une contradiction entre libéralisme et démocratie et non entre socialisme et démocratie, Révai et moi avons toujours reconnu et appuyé le démocratisme plébéen spontané des « populaires », nous leur reprochions simplement d'incarner cette conception pourtant correcte de façon souvent inconséquente (notamment en faisant des concessions à la réaction dirigée contre le peuple). Au cours d'une polémique importante j'utilisai par exemple Tolstoï et non Marx pour démontrer le caractère inconséquent et dangereux de leur idéologie pour l'évolution démocratique hongroise. Ainsi mes écrits ont fini par rejoindre les meilleures traditions de la littérature hongroise. Car Csokonai (18) et Petöfi, Ady et Attila Jozsef (19) partaient d'une activité ayant sa source dans le peuple et visant à lui redonner la maîtrise de son propre sort. Et si ni l'histoire littéraire hongroise ni la critique – exception faite de Jonas Erdelyi (20) jadis et plus tard d'Ady, ou sous le régime Horthy, de György Balint (21) – ne suivaient cette voie, cela n'enlève rien ni à la justesse de cette position, ni au fait qu'elle s'enracinait dans la vie du peuple hongrois.

Du fait de cette transformation radicale de mon évolution intérieure mon retour en Hongrie en 1945 ne ressemblait en rien au hasard qui fit que je me trouvais en Hongrie au moment de la révolution de 1918. Au contraire, ce choix en faveur de mon retour, malgré les possibilités concrètes que m'offrait la langue allemande, se fit entièrement consciemment. Après

mon retour, les conditions étaient favorables à la poursuite de la ligne de front populaire. Rakosi et consorts se sont rendus compte que dans la course avec les sociaux-démocrates, cette tendance de la critique permettait de rapprocher du parti communiste la majeure et la meilleure partie de l'intelligentsia. Jusqu'à la fusion des deux partis, ils ont donc toléré sans me contredire mon activité de critique. Même lorsque je réclamaïis la démocratie directe, que je qualifiais de simples partisans les poètes du parti, même lorsque je déclarais que la direction de la culture par le parti communiste devait être purement idéologique, excluant toute intervention administrative, même lorsque j'insistais sur le fait que pour moi, théoriquement, le marxisme était l'Himalaya des idéologies mais que je refusais de reconnaître que le petit lapin qui sautille dessus soit plus grand que l'éléphant de la plaine etc. — je n'entendis aucune critique officielle contre moi. Ce fut seulement après la fusion des deux partis ouvriers, après le procès de Rajk et ce qui suivit, que Rakosi et consorts lâchèrent sur moi la soi-disant critique de Laszlo Rudas (22).

Depuis les « Thèses de Blum » je n'étais plus un dirigeant politique. J'étais devenu idéologue, mais selon ma conviction d'alors je ne pouvais remplir ce rôle qu'en tant qu'idéologue du parti (bien entendu, jamais, ni avant ni après la libération je ne fus un haut fonctionnaire du parti). Ma polémique avec Rudas me fit comprendre que je devais renoncer même à cela et depuis je m'efforce de servir la cause du communisme exclusivement en tant qu'idéologue, en ne parlant qu'en mon nom propre. C'est dans ces conditions que virent le jour mes écrits des deux dernières décennies concernant la littérature hongroise. Pour caractériser idéologiquement cette phase de mon évolution il faut que je mette en valeur l'influence grandissante qu'exerça sur moi, à côté d'Ady, le démocratisme plébéïen de l'art de Bartok (*Cantata profana*). Bien entendu, ce serait donner une image fautive et de l'ensemble de mon activité et de celle qui concernait les problèmes hongrois, que d'y affirmer la prééminence exclusive de la thématique littéraire et culturelle hongroise. Non. C'est à l'époque de *Uj hang* que j'écrivis mon livre sur le jeune Hegel, c'est après la libération que furent écrits *Az ész tronfosztása* (La destruction de la raison), *A különösség* (La singularité), plus tard *Esztétikum sajátossága* (La spécificité de l'Esthétique) ; et je prépare en ce moment un essai pour formuler l'essence philosophique de l'existence sociale. Au centre de gravité de mon activité idéologique se trouvent donc constamment des problèmes de philosophie générale. Par leur nature même, ceux-ci doivent dépasser la réalité hongroise. Une philosophie (esthétique comprise) ne peut jamais être élaborée, même par l'héritier d'un peuple possédant l'histoire la plus prestigieuse, simplement sur la base de ses seules expériences nationales. Je parlais simplement là d'une manière — et non la moindre — d'acquérir une expérience internationale. Qu'il me suffise de rappeler que dans ma polémique avec Rudas, Révai me reprocha ouvertement que ma conception de la littérature et du réalisme socialiste était issue des « Thèses de Blum ».

Cette esquisse biographique est donc en fin de compte une tentative pour éclairer les bases socio-humaines de toute mon activité. Cela n'exclut pas cependant que la ligne directrice de l'ensemble de mon évolution, simplement à cause de l'inter-dépendance de mes travaux, donne en elle-même une image plus claire que ne pouvaient le faire mes écrits intermittents, pour la plupart de circonstances, sur des thèmes hongrois. C'est pourquoi j'estimais nécessaire de faire connaître ici cette ligne directrice sous forme de préface à ce recueil d'articles. Et je demande au lecteur de m'excuser si ma préface traite relativement peu des problèmes littéraires soulevés par les dissertations publiées ici. Cette réserve n'est pas simplement fortuite. Je suis persuadé que l'influence future de chacun de mes écrits dépend de la manière dont j'aurai réussi à saisir au moins intuitivement et à exprimer, dans la représentation intellectuelle du présent ou du passé, les problèmes fondamentaux et les tendances progressistes de l'évolution future. Cette condition est encore plus valable pour les écrits publiés ici, dans lesquels les principales directions, le contenu et les formes de l'évolution objective, s'expriment de façon beaucoup moins élaborée et aussi moins concrètement. Ce sera au public hongrois intéressé par les idées littéraires et sociales de décider de la signification pour la culture hongroise des quelques écrits publiés ici et de leurs rapports entre eux. Naturellement, je suis le dernier à pouvoir prendre position, de quelque façon que ce soit, sur cette question. J'espère simplement que la découverte des racines sociales et humaines de mes écrits aidera peut-être d'une certaine façon le lecteur à se faire une opinion sérieuse et correcte sur ces questions, sur l'importance éventuelle de la façon dont un contemporain (plus jeune) de Imre Pethes, Endre Ady, Jenö Landler et Béla Bartok, dans leur ombre et inspiré par leur personnalité et leur activité, a pris position sur les problèmes de la vie hongroise et en particulier sur quelques questions importantes de la littérature hongroise.

En ce qui concerne les textes publiés, je les donne sans modification essentielle. Je n'ai supprimé que certaines remarques, allusions, etc. qui n'avaient qu'un intérêt polémique passager et dont la publication intégrale ne pourrait que gêner le lecteur d'aujourd'hui.

Budapest 1969

Traduction Martha et Jean-Marie Dufournaud

NOTES

- (1) *Lipotvaros*, quartier riche et juif de Budapest
- (2) Marcell Benedek, poète, pamphlétaire, traducteur
- (3) Sandor Petofi (1823-1849), poète national hongrois, révolutionnaire de 1848
- (4) Istvan Bethlen (1874-1846), chef du gouvernement réactionnaire en Hongrie de 1921 à 1931 (régime Horthy)
- (5) *Thalia* : groupe de théâtre d'avant-garde fondé par Lukacs et deux de ses amis : Laszlo Banoczi et Sandor Hevesi
- (6) Elek Benedek, écrivain, auteur de contes « moraux » pour enfants
- (7) Association fondée en 1900 par le juriste Agost Pulszky, publiée et diffusée en Hongrie la sociologie occidentale ((H. Spencer, etc.) Plus tard, dirigée par le sociologue et fondateur du Parti Radical, Oscar Jaszi.

(8) Mihaly Babits (1883-1941, poète et critique littéraire hongrois. Politiquement conservateur modéré. Editeur de la revue *Nyugat*.

(9) Il s'agit de la révolution hongroise d'octobre 1918, qui renversa la monarchie et instaura un gouvernement de coalition présidé par le Comte Michael Karolyi.

(10) Il s'agit de la libération de la Hongrie du fascisme en 1945.

(11) Il s'agit d'une division de l'Armée Rouge de la République Hongroise des Conseils en 1919.

(12) Jenö Landler (1875- 1923), social-démocrate de gauche, ensuite communiste. Dirigeant des cheminots hongrois. Sous la République des Conseils de 1919, Commissaire du Peuple aux Affaires Intérieures et puis Commandant en chef de l'Armée Rouge hongroise. Emigré à Vienne, dirige l'aile opposée à Bela Kun au sein du P.C. hongrois .

(13) M.SZ.M.P. (Magyarorszagi szocialista Munkos Part) Parti socialiste ouvrier hongrois. Couverture légale du P.C.H. clandestin au cours des années 20.

(14) Karoly Peyer (1881-1956), social-démocrate de droite, collaborateur avec le régime Horthy-Bethlen.

(15) KMP (Kommunistik Magyarorszagi Partja) Parti des communistes de Hongrie. Le IIème Congrès eut lieu en 1930. « Blum » était le pseudonyme de Lukacs.

(16) Jozsef Revai (1898-1959), philosophe et dirigeant communiste. Ami et disciple de Lukacs pendant les années 20. Après 1945, ministre de la culture sous Rakosi. En 1949-52, attaque violemment le révisionnisme de Lukacs.

(17) Deux courants littéraires dans la période entre les deux guerres. *Urbanus*, groupe anti-fasciste libéral des grandes villes *Nepiesek*, mouvement littéraire des milieux paysans dont les oeuvres combinent la critique sociale avec un certain irrationalisme.

(18) Mihaly Csokonai-Vitez (1773-1805), poète du « siècle des lumières » hongrois.

(19) Attila Jozsef (1905-1937) poète révolutionnaire, proche du PC hongrois.

(20) Janos Erdelyi, (1814-1868), critique littéraire du XIXème siècle, démocrate et influencé par Hegel.

(21) Gyorgy Balint, (1906-1943), critique littéraire marxiste de la période entre les deux guerres.

(22) Laszlo Rudas (1885-1940), philosophe et dirigeant communiste. Critique matérialiste (vulgaire) d'*Histoire et Conscience de Classe*, en 1924. Après 1945, directeur de l'Ecole Centrale du P.C. Hongrois. En 1949, rédige la première critique stalinienne du « révisionnisme » de Lukacs.